

Mercè tali collegamenti, infatti, oggi è possibile seguire certi sviluppi storici finora malnoti e giungere a conclusioni di questa portata:

Il libertinaggio francese è dottrinarmente per le sue origini in prevalenza « padovano ». I precedenti del Rabelais, del Montaigne, del Du Vair, dello Charron ecc., che la critica francese sopravvaluta, stanno sulla stessa linea di derivazioni; anzi qualcuno di questi scrittori attinge con plagi veri e propri dalla Scuola padovana, come io documento nel terzo volume. Il libertinaggio non evade dalle altre influenze che l'Italia esercitò sulla Francia nel secolo XVI ed ai principî del XVII. Al campo « padovano », cioè al Pomponazzi, il Leys risale per incrociar le armi contro i Libertini di Francia. Da quel campo gli viene contro l'avversario, un seguace del Pomponazzi, il Vanini, con armi « padovane ». Infatti, attraverso l'opera di lui, studiata geneticamente, oggi vengono per la prima volta in luce gli apporti che al libertinaggio francese han recato gli scritti ambigui, irreligiosi, d'un altro celebre alessandrino « padovano », lo Scaligero, nonchè dei medici (leggi Lemnio e Fernelio), che a Parigi eran tenuti in fama di « padovani » (Charbonnel, op. cit., p. 10). Nel tempo stesso si risolve l'enigma-Vanini. Che cos'è l'*Anfiteatro*? ci si chiedeva prima. E le risposte eran contraddittorie. Ci fu chi ci vide persino un'opera ortodossa. Ma la critica migliore avea capito che si trattava di una « manovra » dell'ateo Vanini. Non era però riuscita a determinare i modi, gli indirizzi, il contenuto « padovano » di quest'opera fondamentale del libertinaggio « francese ». Così molti elementi del plagio vaniniano vengono oggi a riscattarsi, mentre purtroppo molti rimangono irriducibili ad ogni giustificazione. In sostanza riemerge nella sua luce storica una intiera rete di rapporti dottrinari. Attraverso questi tramiti è possibile vedere anche quale fu la funzione e la personalità del Vanini, in questa circolazione del pensiero europeo.

LUIGI CORVAGLIA.

II.

NAZIONALITÀ E UNIVERSALITÀ.

L'obligant article où M. Omodeo a fait la récénsion de mon livre *Histoire et causes de notre décadence*, me fait souhaiter d'ajouter à ce que contient l'ouvrage, quelques commentaires, que je remercie M. Benedetto Croce de vouloir bien accueillir.

Quoique prêchant l'unité dans la république des esprits, je n'ai pas prétendu méconnaître le bienfait de la constitution de grandes puissances politiques au sein de cette unité, tant dans l'ordre matériel que dans celui de l'esprit même, par l'encouragement que les lettres ont recueilli de

ces puissances (1). Encore les faut-il voir sortir de justes causes, je veux dire de vrais intérêts, naturellement générateurs de force, et partant utiles au genre humain.

L'ambition des princes a joué ce rôle autrefois avec une utilité certaine. Le vœu des populations, qui dès ce temps-là même a fait la Suisse et la Hollande, et qui de nos jours monte au premier rang, n'est pas incapable du même succès. Mais ce qui crie vengeance au genre humain, c'est premièrement que ce vœu procède d'une révolte contre l'esprit, qu'un séparatisme de l'intelligence en fasse la base, en second lieu que des intellectuels s'en constituent les inspireurs (ce que Benda appelle la *trahison des clercs*), enfin qu'ils osent se dire dans cette trahison les interprètes de masses populaires, qui s'en désintéressent complètement.

Des patries ainsi inventées ne sont un avantage pour personne, ni pour la société humaine, qu'elles agitent, ni pour leurs citoyens, qu'elles isolent. Elles ne viennent au monde que pour satisfaire le plus sot des fanatismes, forgé dans les universités, où l'on a l'étonnement de voir s'unir au terrorisme un pédantesque enfantillage, puisqu'un de ses premiers soins est de s'en aller changer au nez de toute l'Europe, des noms de villes qui depuis des siècles enregistraient les conquêtes de la civilisation sur un orient barbare, pour des désignations totalement inconnues, imprononçables aux langues usuelles; non seulement, dis-je, les remplacer pour leur usage, mais les imposer dans les protocoles, les rendre obligatoires dans les correspondances, se plaindre aux journaux étrangers quand ils manquent à les employer.

Telles sont les formations politiques qu'un homme raisonnable réprouve naturellement, parce qu'elles ne procèdent que de schisme intellectuel, inspirant des passions aussi violentes qu'injustes, et dans tous les domaines ne tendant qu'à la destruction.

L'universel, qu'il s'agit de leur opposer, ne porte pas plus la marque française, que celle d'aucun pays, qui ne pourrait qu'en rendre l'idée contradictoire; à moins qu'on ne supposât que la France seule aujourd'hui ait la notion de l'universel; ce qui n'est pas, car d'autres que les Français la possèdent, et d'autre part elle est atteinte en France comme partout. Il est vrai que l'universel vanté comme caractère local de la nation et même du climat français, a beaucoup couru et court encore. Mais elle n'a ni application, ni sens; et ce que Michelet a pu en exposer est dénué d'importance pour un Français de bon sens, qui se garde de chercher la lumière près d'une pensée aussi dévoyée, d'une information aussi médiocre que celle-là.

L'universel est l'universel. Il est à tous. Et l'on ne voit pas que celui auquel a commandé la France à partir de Louis XIV, soit d'une autre nature que celui auquel commanda l'Italie, du XIV^e au XVI^e siècle.

(1) Il y a dans les Essai de Macaulay, sous le titre *History*, un excellent tableau de ce que l'esprit même y a gagné.

La primauté de l'une et de l'autre nation fondait sur les services qu'elle rendait à l'esprit; elle était obéie avec le même empressement; elle portait les mêmes heureux fruits dans tous les genres. Notez qu'elle épargnait l'arrogance, les vanteries, les comparaisons désobligeantes: chaque nation en ce temps-là, quelque noble et juste fierté qu'elle eût d'elle-même, s'étant toujours gardée (dans ses organes sérieux) de rabaisser l'étranger, et de tracer d'elle-même de ces portraits flattés que les gens bien avisés laissent à faire aux autres. Au XVIII^e siècle, quand toute l'Europe appartenait à l'influence française, le commerce des savants français avec ceux de Rome avait lieu dans les conditions les plus gracieuses de déférence, d'estime littéraire et de cordialité.

Quant à la « vraie Grèce » ainsi nommée par l'Allemagne, qui sut s'en faire un beau manteau pour imposer au monde les chimères de race dont elle fit son profit et dont nous voyons les effets, sa véracité n'est qu'illusion.

Non qu'il n'y eût à apprendre (comme il y a à apprendre encore) dans un si riche sujet. Personne ne doute que la connaissance des marbres du Parthénon, par exemple, ait instruit le goût qui fit admirer la Jeune fille du Musée National de Rome quand on la déterra à Antium. Mais ce n'est pas de perfectionnement, c'est de renversement que l'Allemagne se vanta en fait de connaissance de l'antiquité. Or ce renversement n'est que mensonge. Ce serait un sujet infini. J'en apporterai deux preuves entre autres.

D'abord concernant l'idée totalitaire qu'on s'est faite de l'hellénisme, celle d'un bloc où tout se tient: art, religion, cité, inspiration poétique etc., supposant un fond sans mélange, une indépendance complète à l'égard de tout ce qui n'est pas grec, et méritant comme purement hellénique, une admiration sans réserve, bref ce qu'on s'est mis à nommer, par une sorte de défi à l'histoire, un *miracle*, le miracle grec (1). Dans ce miracle, conçu comme jailli d'un seul jet, qu'on veuille bien expliquer comment tant d'authentiques beautés traînent après soi quelque chose d'aussi désobligeant, d'aussi laid, d'aussi sot, que les métamorphoses.

Jener Lorbeer wand sich einst um Hilfe,
Tantals Tochter schweigt in diesem Stein,
Syrinxs Klage toent aus jenem Schilfe,
Philomenens Schmerz in diesem Hain.

Schiller dépeint cela comme un comble de grâce. Va pour Daphné, Niobé, Syrinx et Philomèle; mais Lycaon changé en loup, les paysans en grenouilles (*venter pars maxima corporis albet*), le compagnon d'Ulysse en porc, et Arachné en araignée, n'offrent à l'esprit que des ima-

(1) Voir à ce sujet SCHUHL, *Essai sur la formation de la pensée grecque*, récemment paru.

ges horribles et dégoûtantes, qu'il est comique de voir nos hellénistes modernes qualifier de « mythes rians » et de « fables gracieuses ». Ovide a fait entrer dans son vers élégant quantité de ces évocations ignobles, sans les rendre plus appétissantes. En un mot convenons que rien ne participe moins de la beauté grecque que le fonds de la mythologie grecque, partant qu'il n'y a rien de si contrové que le bloc hellénique dont le commentaire germanique nous paie.

Peut-être on objectera que c'est le goût moderne qui parle. Or point du tout, car il est bien remarquable que les sculpteurs de l'antiquité n'ont jamais représenté de ces métamorphoses, preuve qu'elles les dégoûtaient eux-mêmes. On ne s'est avisé de la faire que chez les modernes. Encore au XVI^e siècle, quand la discipline antique était fraîche et fortement ressentie, la Renaissance italienne s'en est-elle gardée de même. Le Primatice ayant à peindre au plafond des Bains de Fontainebleau Calisto changée en ourse, se garda de ces griffes et de hures d'animaux affreusement entées sur des corps d'hommes; il peignit Calisto inanimée par terre, et la figure d'ours par derrière.

Ainsi le goût qui chez les Grecs peuplait l'univers de corps humains tombés à la condition des bêtes, était renié par leurs artistes; en sorte que l'unité dont on fait un mystère dans le portrait de la Grèce ancienne, s'en retourne convaincue de mensonge.

Autre trait de maquillage dans le tableau de l'ancienne Grèce: la recherche de la beauté aux dépens de la passion. En principe il n'y aurait pas de plus grande erreur; car il ne saurait y avoir de beauté sans mouvement, et qu'est-ce que le mouvement sinon l'expression de la passion?

Quant à l'application, rien n'est moins justifié, car le mouvement est partout dans les figures antiques. Il est empreint même dans le repos de celles qui viennent d'agir ou qui s'apprentent à l'action. Il est au besoin aussi violent, dans le Taureau Farnèse par exemple, que le sujet peut le requérir. Dans les frontons du Parthénon, la dispute de Neptune et de Minerve pour l'éponymie d'Athènes, offre le spectacle d'une agitation à laquelle il y a peu d'égaux.

Telle est, mesurée par ces deux endroits, la véracité du portrait retracé de la Grèce antique par les Lessing et les Winckelmann. C'en sera assez, je crois, pour découvrir l'erreur où les faux maîtres nous ont jetés.

LOUIS DIMIER.

Rispondo brevemente, perchè la cortese replica del Dimier mi mostra che la zona del nostro consenso è molto più vasta di quella dei dissensi. I quali volgono in gran parte su questioni secondarie, rispetto a quella che ci sta veramente a cuore. Io nella mia recensione mi ero limitato ad